

CHAPITRE 1 23 JUIN 1984

LES NOCES DE PLATINE: L'ANNIVERSAIRE DU 23 JUIN 1984

Arrivée des invités à l'anniversaire des 70 ans de mariage de mes grands-parents romands. L'événement se célèbre dans l'enceinte de la banque privée Golbet & Stierli à Genève. Je crains le pire: les jubilaires ont toujours snobé mon père, le Suisse allemand Walter Stierli.

Samedi 23 juin 1984, peu avant 11h00 sur le plateau de Champel à Genève. La lourde grille s'écarte sans bruit, actionnée par un œil invisible. Je roule à petite allure. L'allée recouverte d'un goudron ocre serpente sous des cèdres centenaires, longe un bassin, rejoint le perron de la banque privée Golbet & Stierli. Mon frère Marc-André Stierli, premier associé, reçoit au siège de son établissement. Notre famille fête aujourd'hui les septante ans de mariage de nos grands-parents romands Henri et Gabrielle de Clairville. Moi je m'appelle Emmanuel Stierli, je suis né à Sierre en 1948. Marié, père de trois enfants, j'exerce dans un cabinet d'avocats à Berne.

Je coupe le moteur. Un maître d'hôtel au gilet rayé jaune et noir se précipite :

– Je n’y crois pas, souffle mon épouse Brigitte, on dirait Nestor dans Tintin!

– Chuuut... les vitres sont baissées...

– Bienvenue, lance Marc-André, bienvenue! Venez, venez, laissez les clés au volant, ajoute-t-il à mon attention, Monsieur Jordan ira parquer la voiture au garage souterrain.

Mon aîné vient de fumer, je le sens à son haleine. Je perçois aussi la qualité du tissu de son veston, certainement acheté dans une boutique des Rues Basses sinon à Londres chez un tailleur de Savile Row. Nous sommes là, face à face, un peu empruntés. Je l’ai perdu depuis si longtemps. Dès sa sortie de l’université il s’est immergé dans les chiffres, dans un monde où tout s’achète et se vend. L’adolescent brillant et insouciant des années soixante à Sierre s’est mué en financier de haut vol, programmé pour aligner des bénéfices. En 1980, il a rejoint comme associé la banque privée Golbet. Découvrir à l’époque dans le *Journal de Genève* mon nom de famille lié à une aussi prestigieuse enseigne m’avait interpellé.

Voici sa femme qui déboule avec vivacité, fraîche et souriante dans une robe claire. Martine a fait tout juste dans sa vie: famille de notaires à Morges, petite fille modèle, études d’infirmière, mariage avec un banquier. Jolie silhouette, elle se bat pour maintenir son poids après deux grossesses. Elle sait recevoir et se taire lorsque la conversation la dépasse. Cela dit, son vernis mondain m’agace.

– Quel plaisir! Il faut arriver de Berne pour être à l’heure, roucoule-t-elle. Bienvenue à Genève, cela fait tellement longtemps qu’on vous espérait.

– Avec l’autoroute on est tellement vite ici, réplique Brigitte. Cette descente vers le Léman, au-dessus de Vevey, c’est somptueux! Les automobilistes venus du Nord doivent éprouver le sentiment de plonger dans le Sud.

Ma moitié sait aussi débiter des fadaïses, me dis-je. Martine l'entraîne vers l'intérieur dans un grand élan de complicité. Elle veut lui montrer comment seront placés les invités. *Nous serons seize...* entendons-nous encore, avant que leurs voix se perdent dans la maison.

Le ciel s'est dégagé. Les bruits de la ville ne montent pas jusqu'ici, tout respire le calme, la mesure. Je jette un regard vers Marc-André, il fume : *en voilà deux de fait*, a-t-il l'air de se dire. Soudain, au fond du parc, un mouvement interrompt ma rêverie. Mon frère a également entrevu à travers les feuillages la majestueuse berline noire des jubilaires, qui s'approche silencieusement. Il éteint prestement sa cigarette anglaise et lisse son veston.

– Reste avec moi, il faudra les aider à sortir de la voiture.

– Comment as-tu prévu de placer papa? On ne peut pas le mettre à côté des grands-parents!

– Nous serons seize, tu l'as entendu. Côté de Blanchard, Louis et Ghislaine se sont annoncés. Côté de Clairville, Horace et Heidi amènent tante Sidonie, Alexandre et Claudia ont dormi à Genève. Côté Stierli, papa et maman ont pris le train à Sierre, ton beau-père Otto von Sury arrive de Lucerne. Le compte y est? Non, ajoute encore nous deux évidemment ainsi que Brigitte et Martine. Les jeux sont faits!

Il a débité sa tirade comme un commissaire-priseur mais n'a pas répondu à ma question sur le plan de table. Pourtant le placement à table de notre père constitue un vrai casse-tête. Les grands-parents n'ont jamais admis son mariage avec leur fille Anne. Depuis près de quarante-quatre ans ils ne prononcent pas son nom. C'est comme si papa n'existait pas. Walter Stierli n'était ni pasteur, ni avocat-notaire, ni banquier, ni membre du Parti libéral et pas même franc-maçon. Il n'était rien à leurs yeux. Grâce au ciel, il n'était heureusement ni juif ni catholique.

Les voici, les héros du jour, l'ancien banquier Henri de Clairville et son épouse Gabrielle née de Blanchard. La Mercedes 300 s'avance, elle semble flotter pour s'immobiliser sous la marquise. Grand-papa a acquis en 1955 ce modèle Adenauer, emblématique de la République de Bonn. La légende familiale prétend qu'il s'est rendu à Stuttgart prendre livraison de ce miracle technologique de la Souabe d'après-guerre. Les premières années, il conduisait lui-même. Puis il s'est installé à l'arrière et a laissé faire José, le domestique espagnol. Je tourne autour des cinq mètres de carrosserie et m'approche de grand-maman, qui pose pied à terre :

– Emmanuel, te voilà, aide-moi donc, ton grand-père est bien trop âgé pour m'assister. Est-ce que ta mère est arrivée? Où en es-tu dans ta carrière? Les Micheli m'ont assuré que leur fils ambassadeur te voyait à Berne. Pourquoi n'entrerais-tu pas au Service diplomatique?

Comme d'habitude, elle lance questions sur questions, sans laisser le temps de répondre.

– Bonjour, oui, pourquoi pas. Laisse-moi récupérer ta canne et appuie-toi sur mon bras pour te lever.

– Nous avons eu plusieurs amis proches qui étaient ambassadeurs. Quand je pense aux Dubois je me dis que tu ne devrais pas passer à côté d'une telle chance.

– Bien sûr, lui fais-je tout en refermant la portière.

A petits pas, nous rejoignons Marc-André qui installe grand-papa dans un fauteuil roulant. A la file, nous entrons dans la maison. Brigitte et Martine, revenues des cuisines, voltigent autour des nouveaux arrivés :

– Bonjour, bonjour, clament-elles à l'unisson. Félicitations, septante ans de vie commune, c'est incroyable! Il fait beau, nous pourrions nous tenir à l'extérieur avant le déjeuner.

Les deux femmes ne laissant à personne d'autre le soin d'amener les jubilaires au jardin, je ressors et guette la suite. Trois véhicules remontent l'allée. Marc-André est parvenu à allumer une nouvelle cigarette, il aspire la fumée tout en faisant signe à Monsieur Jordan de se tenir prêt. Je regarde mon frère à la dérobée, il a l'air affuté: le visage racé, les maxillaires proéminents, les mains manucurées. Sous la manche gauche de la chemise je distingue l'or blanc d'une Patek Philippe mécanique.

L'arrivée d'un taxi suspend mes réflexions. Le moteur n'est pas coupé que déjà bondit le prochain invité: mon oncle Otto von Sury. A septante ans, le gynécologue reste sec comme un sarment d'automne et vif comme un goujon du printemps. Après le décès accidentel de ma tante Barbara, la sœur de mon père, il a remis son cabinet lucernois. Le couple avait en 1953 adopté Brigitte, que j'ai épousée en 1972. Cette union a déstabilisé une partie de mon entourage, qui imaginait un abominable mariage consanguin.

– Otto, quel plaisir de t'accueillir.

– Hello mon cher, comment vas-tu? J'ai fait un excellent voyage. J'ai admiré les vignes et le lac à la sortie du tunnel de Chexbres, quand le train débouche au sommet du Lavaux. C'est prodigieux. On distingue aussi le Salève tout au fond et peut-être même le jet d'eau de Genève. Alors Emmanuel, vous avez pu caser les enfants avec Brigitte?

– Oui, Romain et Michelle sont aux scouts et une voisine s'occupe de Dominique. Reviens avec nous jusqu'à Berne, tu les verras et je te conduirai ensuite au direct de Lucerne.

– Une autre fois, ce soir je reste à Genève. Tu sais, j'ai accompli un stage en 1939 à l'hôpital cantonal. Demain je déjeune chez le Dr Cramer, un ancien confrère.

Lors de son séjour dans la cité de Calvin, le docteur von Sury n'avait rien perçu de la morgue d'une certaine société à l'égard des

Suisses allemands. Son patronyme assorti d'une particule lui avait ouvert les portes du côté pair de la rue des Granges, portes que mon père n'a jamais pu franchir. Du coup, l'insolite de la situation me remonte à la gorge. Tout à l'heure, 44 ans après son mariage avec Anne de Clairville, Walter Stierli va s'asseoir pour la première fois à la table de ses beaux-parents. Vont-ils se parler? Légèrement inquiet, je retourne sur le perron.

Louis de Blanchard, le frère de ma grand-mère, débarque à l'instant d'un petit break vert avec Ghislaine. Ces deux-là connaissent papa et l'ont souvent reçu. Le vieux colonel jouit d'un grand prestige, notamment en raison de son poste d'attaché militaire à Moscou au début des années 1950. Quant à madame, elle garde à 75 ans toute sa fraîcheur. Elle a suivi entre les deux guerres un premier mari en Asie. Revenue à Genève en 1954 elle a épousé mon grand-oncle. Le couple vit à Moiry dans une propriété de 45 hectares sous le Salève, le long de la frontière française. En ces lieux le temps semble s'être arrêté. On ne s'étonnerait pas de voir passer Jean-Jacques Rousseau se promenant rêveusement ou Voltaire rejoignant Ferney d'une démarche nerveuse.

– Bonjour Louis, bonjour Ghislaine, entrez, les autres sont au jardin. On se verra tout à l'heure, je vais accueillir les suivants, leur dis-je en désignant un nouveau taxi. Ce sont mes parents.

– Salut Manu, fait papa en agitant la main. Sommes-nous les derniers?

– Presque mais rassure-toi, vous êtes dans les temps.

Il peine à s'extraire de son siège. Tout en l'aidant à se redresser, je me dis que cette après-midi ne sera pas facile pour lui.

– Tout va bien, me glisse-t-il comme s'il avait lu dans mes pensées. Si quelqu'un doit être gêné aujourd'hui, ce ne sera pas moi. Ton grand-père aura bientôt cent ans, on ne va pas le bousculer. Et ta grand-mère s'est toujours souciée de toi et de ton frère.

J'admire mon père dans ce moment-là, j'aime son humanisme, sa bonté sans calcul, sa façon de gérer le déni de ses beaux-parents. Il ne les a jamais critiqués devant nous. Walter et Anne Stierli se sont mariés en 1940. Ils espéraient avoir beaucoup d'enfants, la vie leur a offert deux garçons.

– Il y a un problème, s'inquiète maman?

Je lui détaille rapidement ma stratégie. Je souhaite que papa reste avec moi sur le perron pour accueillir les derniers arrivés. Ensuite seulement je l'amènerai au jardin. Je tourne la tête au moment où s'immobilisent deux autres véhicules. Du premier sort tante Sidonie, la veuve de mon oncle Lucien de Clairville.

– Booonjouuur ma chère belle-soeur, souffle-t-elle en s'éternisant sur les voyelles. Comme si les o et les u devaient prendre beaucoup de temps à franchir la barrière de ses lèvres minces. Emmanuel, quel plaisir! Bonjour Monsieur, fait-elle sèchement à papa.

Sidonie a vécu près de 40 ans à Baden en Argovie dans l'ombre dudit Lucien, le frère de maman. Il était membre de la direction de Brown, Boveri & Cie. Elle ne s'est jamais étonnée du silence qui entourait l'existence de mon père. Elle doit penser que Marc-André et moi sommes nés dans un chou ou tombés du bec d'une cigogne. C'est une bécasse insignifiante mais capable de toutes les perfidies. Ses enfants, mes cousins Horace et Alexandre de Clairville, me font meilleure impression. Ils sortent justement de la dernière voiture, serrés de près par leurs moitiés Heidi et Claudia.

– Entrez, entrez, claironne Marc-André. Soyez les bienvenus! Emmanuel, je te laisse accompagner papa comme convenu.

Mon frère a l'art de se tirer des flûtes. Visiblement il ne tient pas à assister aux présentations avec les grands-parents, un moment

qui pourrait être gênant. Moi, cela ne me dérange pas. De toute manière les dés sont jetés! Walter Stierli s'avance pour traverser la maison. Je le regarde de côté. A 78 ans, il a gardé une silhouette svelte, un visage hâlé, une démarche droite et assurée. Il coiffe ses cheveux blancs en arrière, en s'arrangeant pour recouvrir le milieu de son crâne légèrement dégarni. Il porte un costume bleu foncé, démodé mais de bonne coupe.

– Papa, te rends-tu compte que cette prestigieuse banque privée s'appelle Stierli! C'est le monde à l'envers. Aujourd'hui c'est nous qui accueillons ton beau-père, le banquier veveysan de Clairville!

Mon père détourne la tête, ce n'est ni le moment ni le lieu de philosopher. Nous entrons dans le jardin. On a planté une tente blanche au centre de la pelouse et disposé sur un petit comptoir des feuilletés, des canapés au saumon, au jambon cru ou au camembert. Une jeune femme propose des coupes de champagne, du vin blanc, du jus d'orange. Abrisé sous les arbres, un quatuor à cordes joue ce qui me semble être du Mozart.

– Papa, tu devrais écrire l'histoire de notre famille suisse allemande, avant qu'elle ne sombre dans les oubliettes.

Il ne m'écoute plus, pique droit vers les jubilaires. Je suis tétanisé. La scène me paraît irréaliste. Enfoncé dans un fauteuil en osier, mon grand-père ressemble à un nourrisson. A 99 ans, le patriarche paraît inoffensif, son corps ne remplit plus ses vêtements. Grand-maman se montre davantage présente. Elle scrute la scène comme un oiseau, par petits mouvements de tête. Sa bouche se plisse. Louis rejoint prestement le petit groupe, comme s'il voulait s'interposer en cas d'éclat. L'heure de vérité a sonné, voilà le banquier bientôt centenaire et son beau-fils l'électricien suisse allemand face à face. Papa prend l'initiative. Il saisit la main droite de l'aïeul, je ne perds rien de ce spectacle stupéfiant :

– Bonjour Monsieur de Clairville, bonjour Madame. Je suis Walter, Walter Stierli, le mari de votre fille. Le père de vos petits-enfants Marc-André et Emmanuel. Je vous félicite pour ce fantastique jubilé: septante ans de mariage, c'est formidable!

– Bonjour Walter, répond le couple à l'unisson. Soyez le bienvenu, poursuit le vieillard, comme s'il recevait chez lui. Nous sommes heureux de vivre ce moment et de le partager avec vous, enchaîné-t-il d'une voix chevrotante. Nous aurions dû nous rencontrer depuis longtemps...

On croirait entendre un soupir de soulagement traverser l'air. J'imaginai mon grand-père cloîtré dans ses préjugés, incapable de toute remise en question. Je ne pensais pas qu'il irait au-delà d'une simple salutation de politesse. J'attendais une réponse indifférente, peut-être même un ton cassant... et le voilà bienveillant, presque repentant.

Papa s'assied à côté de lui sur un petit tabouret. Les deux hommes se parlent. Après 44 ans d'ignorance ils badinent comme si de rien n'était. Maman s'approche. Elle se place derrière son père et son mari, pose ses mains sur leurs épaules. Elle a hérité des traits de sa grand-mère Caroline de Broissy. A 67 ans elle conserve une jolie taille, qu'elle maintient en sillonnant les sentiers valaisans avec Walter. Quel couple improbable, la grande bourgeoise romande et le simple montagnard bernois. Leur union tient pourtant bon. Une larme coule doucement sur sa joue. Elle l'efface d'un revers de sa main. Anne Stierli est forte, elle a payé sans sourciller le prix de sa liberté.

Je lève la tête, grand-maman m'appelle. Elle semble contrariée. Trouve-t-elle son mari trop familier? Se sent-elle exclue? Je récupère un tabouret et m'assied à ses côtés:

– Alors bonhomme, comment se passe ta vie à Berne? C'est une ville magnifique.

– Oui, nous nous y sentons bien. Brigitte connaît énormément de monde et les enfants grandissent dans un milieu bilingue.

La serveuse blonde circule avec son plateau d'argent. Je lis son nom sur un badge: *Mariana*. Le tintement d'une clochette interrompt mes pensées, Marc-André fait de grands signes. Il veut saluer à voix haute et ouvrir la célébration :

– Chère grand-maman, cher grand-papa, chers parents, oncles et tantes, cousins et cousines, chers tous, bienvenue au siège de la banque Golbet & Stierli. C'est un plaisir de vous accueillir. Nous voici réunis afin de célébrer un anniversaire peu commun. Gabrielle de Blanchard et Henri de Clairville se sont mariés le 4 avril 1914 au temple de la Tour-de-Peilz. Ils ont échangé leurs promesses et ils les ont tenues. Ils ont traversé le siècle, les guerres. Les voici devant nous, leurs enfants, petits-enfants et proches reconnaissants. Que la fête soit belle!

Le maître des lieux accompagne cette déclaration d'un large mouvement des bras, désignant de ses mains ouvertes les deux vieillards tassés dans leur fauteuil. Je trouve qu'il y avait matière à tenir la rampe un peu plus longtemps. Comme si elle avait senti ma déception, Martine surgit au côté de son mari et agite à nouveau la clochette. Elle sait s'y prendre pour rendre le public attentif. Son ton comme le débit de sa voix captent l'attention :

– Soyez patients, j'ai cru comprendre que nous aurons des discours après le repas. Pour l'heure, je vous prie de vous déplacer vers la salle à manger. Vous trouverez à vos places la carte du menu que le cuisinier de la banque nous a préparé. En deux mots: un cocktail d'avocat au crabe en entrée, une salade de lentilles au curcuma, un canard à l'orange accompagné d'une timbale de riz et d'une purée de céleri, un saumon à l'oseille et ses navets rôtis, enfin une tarte au

citron meringuée et des œufs à la neige. Mais avant de succomber aux plaisirs de la table j'aimerais vous lire une prière.

– Quelle bizarre idée cette prière dans le jardin, me glisse Brigitte, une coupe de champagne à la main.

– Elle m'a dit que c'était un texte écrit par le plus grand théologien réformé depuis Martin Luther.

– Voici la Prière du pasteur Karl Barth, enchaîne ma belle-sœur d'une voix forte :

Seigneur notre Dieu, nous te louons et te remercions pour la grâce de ton appel et de ton élection et parce que tu es aussi le Dieu des rejetés et que tu ne cesses pas de prendre soin de nous comme un Père juste.

Nous te prions pour tous les gouvernements et toutes les autorités dans le monde entier: pour les bons, que tu les maintiennes, pour les mauvais, que tu convertisses leurs cœurs ou que tu mettes un terme à leur violence, selon ta volonté, pour tous, que tu te montres à eux comme celui dont ils sont et doivent rester les serviteurs.

Nous te prions qu'on s'oppose à toute tyrannie et désordre et que tous les peuples et les personnes opprimées soient aidés pour obtenir justice.

Nous te prions pour les pauvres, les malades, les prisonniers, les perdus, les troublés, pour tous ceux dont toi seul, peut-être, connais la souffrance: que tu les consoles par toi-même et par l'espérance en ton règne. Amen.

– Amen, ânonnent d'une seule voix les invités.